

djinns
collection

Gilbert Bourson

SONATES

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-073-8

EAN: 9782355540738

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2009

Copyrights:

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON
SONATES

djinns
collection

Gilbert BOURSON

SONATES

Le chasseur abstrait éditeur

SONATES

Le lierre, aujourd'hui, la foudre

Permission des durées concaves, illettrées
Dans les lettres qui font l'appel, permission
Dans les sueurs malignes de la mort, visage
Acculé vers les bleues latrines du sort,
Les contrées défaites, les luttes infirmes,
Les ciels déhanchés de livresques hantises,
Les cendres, l'écorce de vie, la carafe
Aérienne de l'erre, durée prise en faute
À même son amande perfide, en mission
D'ouvrir l'angle à foison de l'aveugle blancheur.

Nuages sous l'ongle, bouche rapide, élan
De la plume sous le casque noir, poignet
Puéril et la lampe. Un fin cercueil s'enfuit
Près des lèvres. C'est nue
Qu'est la mèche imprécise du feu
Qui régit ton murmure, improbable
Tison. Mais fier. Bout du monde, c'est tout
Cela qui bouge près des murs, des mots
Sur le sol, ce muet dallage, couloir
Où la serpillière garde son secret. Et toi
Tu regardes l'âtre où le vent
Déjoue notre ardeur, défait nos regards.
Et tu es glacée dans ta maigreur d'angle
Où se plaît l'horloge et le noir départ,
La pointe infinie du seuil.

Eau lente et défroque un poisson
Surgissant t'interpelle, envie
De piscine, un soir bleu de palmes,
Sous l'air, des rasoirs d'aisselles
Trop brunes ; le poivre descend
Sur la route sèche, bavarde
Escorte dans l'herbe de la nuit tombée
Brusquement, Bungalows
De ferveur et l'iguane des sueurs
Sous les caracos. Tambours
De poubelles, doigts banquiers, chemises
Dans le métro : Crocodiles verts.

Le matin s'écoute casser les nervures
Du cap transparent. Tout est en suspension
Sur la Fragilité (il y avait tes doigts
Dans l'angle lumineux du réveil), le chat
Découvre les copeaux légers de l'ironie, confettis
De nos utopies sous la large coupole indécente
De nos volées d'ailes. Le ciel nous pigeonne,
S'établir ici, n'est pas à notre compte. Et poser
Quelque pied sur le sol farineux de la fiction du jour,
Pose une citation comme un cadran solaire
Où Effy préférerait l'héliotrope à Menton.

De sourdes gouttes, regards, miettes
D'encre abusée par deux ailes
Froissées. Mailles de peau cintrée
Sur le muscle de l'heure, un
Clergyman, un second sur
Le trottoir, deux jambes moulées,
L'Ogive du soir; et Dieu bondissant
La courbe émotion du Vivant, talons
Séculiers sur l'asphalte de la conscience.

Accroupissement de becs, l'azur
Défié, portes et impostes (nuages
Verbeux préconisant
Liseron de collision avec
La terre chaude, arable,)

Cavernes vocales spires dans
Le sec résidu d'étapes, narines
Mongoles, chienne, alcôve aux oracles
D'eau (celle qui émacie

Les voies insolentes, sentes
Burins d'attente insultée
D'oiseaux) cet exil criard, (cuivre
Au panégyrique bronzant
L'absence)

En clameur, lointaine, imminente.

Suprême élan (cœur vif dans
 Le lierre abattu, poussières) puis
 Le passage outré, tendu
 Où l'œil s'arque, plis
 De caniche éboulé contre

Le vernisseur de cadence (œil
 Sur la fine attache, agrafe
 À ce monde, sexe
 Accru par le rythme sur la
 Tension (taille, orage, dans
 L'air;

Et caduque prose (journal
 Jauni, bière brune) le vers
 Compte en pieds la désillusion
 Car déjà

Le désir aboie (très au loin
 Sa laisse coupant, déjà
 L'horizon.

De poussières voûtée, la parole
Est terre, perce pied de vert
Débat (épode au goudron
Farouche, aorné) la chèvre

Aspérée, embouchée de fièvre, tu viens
Tourner les plis, tout autour
Des mots, girer
Les flous capricornes, et sous

La fente abusive (au roc
Détroussé) s'immisce
Un serpent, flèche

Ici du tout juste endroit
Précis (comme un doigt
Pointé) où du lierre bolide sort

Un parfum d'iris et d'ailes coupées.

Précision des liens le navire vert
Des prés qui s'incrument dans la lumière;
Précision du tir de l'envol,
Pistes nues étalées d'indécents graines
Et les médaillons aux moteurs du bleu;
Précision vers les ors, vers les ombres
Un programme chargé
Progresse dans l'espace ouvert,

Mais ton dos ridicule avance
Vers sa face
Et le tir de ton illusion cherche la précision
À travers le masque précis du mystère.

Occupant ci et là, désirant un gîte
Et déjà envolé, la fenêtre n'étant
Que coupure élevée
Dans l'improbable écart
D'une lèvre ébahie, puis rien

À nouveau, le désir d'être ici
Ou là dans le temps, se cherchant
Pivot sur le sel de la mer, les chevaux
De l'œil, planté

Par l'écume, comme il se disperse,
Lessive abusant des membres
Haillons

S'étirant pour voir.

Nulle exigence, le repos
Dans la boutique de vie, la porte
Claque sur le temps, dans l'Orbe
Ameuté d'oiseaux, cris
De cassure bleue, nourrice
Épanouie du vent, plutôt

Courant d'air, trouée de certitude
Dans l'or azuré; matinée
Sans fissure, à peine l'enfance
Entrevue, la cour façade du lac
De tranquillité;

Plus loin l'étendard
D'une chevelure engrange un départ
Permanent, invite
Au lancer joyeux et mortel
D'une pierre dure et précise:

Lèvres en crue, parole avivée
De portes sur l'air,
Espace altéré des ailes
Qui battent
Océan frémissant de narines ;

Clairs, transparents oiseaux
Des litiges – Rochers accroupis
Dans la mousse majeure.
Nomades iris, saxifrage ici
Qui circule
À travers les choses courbées
Par les noueux poitrails
Des longs coursiers crêtant
Leur jubé de joie,
Sabotant à l'ole du jour, ébruitant

Jusqu'à l'os, la lumière écartée
Sur le vitrail du sel.

Entre les deux extrêmes
Ce pus du désir, ailes ouvertes
Pour la chute, le poids
Dans le cœur, la poitrine marquée

D'un trait noir

Écarte un mur qui s'étend

Minutie de cascade
Aux rides de la glace
Rouage rougi d'attendre la nuit

Y parle plus haut
Que cette ferraille de lèvres

Où s'ouvre le livre qui attend Midi
Sous la jaune aporie des lampes.

Des ifs sur le tambour, la rive
À travers ces lenteurs passe l'ombre ;
Elle a cette démarche à même la parole,
Tout près de l'épaule entrevue ;

La coulée d'une cuisse ouvre l'herbe du soir
Où l'orage fleurit, remontrance de l'Arche
Au comme de la terre.

Un poème latent
Crépité vertical sur le jour qui se lève
Au fond du tournant noir.

Et la torche des feuilles monte sa décharge
Où la moisson d'étoiles cible la fenêtre.

La clef des chevaux, la bordure
Étonnée sur l'herbe qui penche
Son vert d'ongle d'eau (promeneuse à travers
Le brouillard, elle cherche ses mots), complots
De harnais sur le galop d'ornières, c'est

Le paysage entier composé de ruisseaux
Tendus ; Le manège piqué
Entre le gel des doigts, la cassure
Éblouie par l'ombre de son pêne. Ici,

Au plus bas le ciel sur nos lèvres
Lave la parole. Et la robe qui traîne
Nue sur le chemin est le corps qui se prend
Au pari des clôtures.

copeaux d'angles

La gorge défaite, offrande perdue
 Sur le tranchant du rire, elle avançait
 Vers moi, excessive, mortelle
 Toupie. Tapage volant parmi tout
 L'endroit qui raffolait d'elle, aussi
 De l'ellipse aux glaçons des bras
 Qui tintaient. Ses troupeaux roussis
 De forêt brûlée (l'incendie marchait
 Parmi sa fanfare, cuivre insolent
 D'acides oiseaux). Les lièvres des dents
 Au bord de l'abus mouillé de sa voix
 Sautillaient. Et elle : « J'ignore qui est
 Properce, mais moi, vaurienne en paroles,
 Je suis Cynthia, « – Et, vrai, elle scin –
 Tillait sur parole. – Et moi : « La voie
 Qui aux muses mène est étroite, FOR –
 TUNATA MEO SI QUA EST CELEBRATA
 LIBELLO, citai-je, afin d'humilier
 Les roux étourneaux de sa provocante
 Et belle ignorance, de mes jeux latins.

Vent de départ toujours au tournant
Disparaît ton dos, la vie
Aiguise ses os sur la pierre, aussi
D'elle même parcimonieuse, elle choit
La montagne, aussi comme est lente
De fleurs la décrépitude, ces fronts
De bruyère font des épilogues pour tous
Nos romans (le romarin se tient
Embusqué dans les mots) ton pot
De miel dans les yeux dit adieu
À des ruches multicolores (le temps
Est cloué à des versants d'attente) ta main
Qui s'agite à chaque seconde
Effraye un gibier, comme on troue un tambour
Arrêtant le geste qui te répondrait, mouchoir
De remords, d'un poème à l'autre et
D'un lieu à l'autre, le même, pâtre
Au profil des ombres sur les rochers, seuil
Que flaire le groin de l'orage, où pleut
Le van, la fissure, (et le coude blanc...

Si tu te prends dans l'insuccès du jour,
La voix des corbeaux (cent becs,
Leur pompe sur la moire vue
En levant la tête) amène à sourire
À rien qu'à ce gâchis du vol
Régulé par le mime des grains, la terre
Arrondie par la bosse des choses
À reconstituer ; mais vient
Une cycliste, mèche énervée, (montant
La côte, moulant
Le temps à ses jarrets fertiles (tu
Regardes, sanglé sur le porte-bagage
Le secret s'enfuir (sa pointe subtile
Dessiner les champs, leur givre
D'accès fracturés, se coucher
Dans les draps ironiques de tous les possibles.

Parmi ces pierres la peur qui dévale
 Au regard qu'atermoie cette ombre
 Dansée. (Tu te glisses, furtif baillon
 D'une mèche, agreste remord
 Qui relance un front). Et déjà
 S' imagine un pas, une légère entorse
 Spiralant une herbe, et baste,
 Le grappin fléchit, rused les avalanches
 Des labiées rythmant plus d'un déhan-
 Chement. (t'imaginer suffit), la cadence de vivre.
 Sandale d'absence au lieu des fiers crampons
 Nous tient ce cambrement, roche qui se déplie
 Quelque voile, sommet peut-être qui s'étale
 À hauteur de la vue. (Et les lunettes bleues
 De cette railleries dont tu noyais mes graves
 Pensées enfourchaient
 Comme celui de l'âne, mon regard vers l'ange).

Ponts de pierres sur les nuages, le ciel
Renversant, fronde inverse vers l'œil
Qui chevauche la main ; sur le lierre
Un bâillon d'orage ; ce goût d'airain
Dans les noirs taillis ; des combats
Presqu'à nos chevilles, ces groins
De mystère. Le livre en main, (nous lisons
Homère). Et sur le chemin,
Traversée partout de lézards, sur nos faims
Essentielles, le bleu décousu
D'une énorme plaie. Et nous : est-ce baraque ou tente
L'attente ? Et cette controverse nous actualisa.

À travers ce qui bouge et prend de la distance
Révèle ses bulles d'eau nue ses prodiges
Aussi ses verrous aux ongles des ramures
Et museaux de bêtes sous les bagues vertes
On écoute et on voit les paroles les mots
Les grattements sur les moulures le lierre
La progression du chemin qui file vers l'Est
Les roues torturées dans les sillons vivants
On regarde le meurtre roux sur les clôtures
Du jour qui décline sous les doigts du soir
Où le seul promeneur porte un sac plein de lettres
On sent cette fumée qui monte en s'étirant
Le paysage entier qui perd tout le réel
Et demeure le plat visage du miracle
À la table où la main s'entête jusqu'à l'ombre
Du prochain tournant pour égarer la mort.

Morsure de la carte, efficace étirage
 De notre contrée, (nous voulions la durée
 À ce congrès de soie où repassait le sobre
 Animal de la soif) : ton corsage tonnait
 Sous la tonnelle bleue.

Mais l'incrédulé poinçon mijotait
 Dans les plis, (le Charon de ramure embarquait les damnés
 Rejetons de la pluie),

Alors que l'argutie d'une épaule avançait
 La véranda moqueuse d'une meurtrière
 De cahots furtifs, (on gardait le subtil
 Défaut jusqu'au tournant

Où tu tirais la langue chargée de pépins
 Au massicot toujours plus bref

De l'horizon).

Cette falaise encore te penche, un ressac
T'évertue dans les nœuds Neptuniens
D'un goudron farceur, (les fécaux remous
Ont couvert le ciel en dessous). Impossible
Chute, souhait cependant. (L'épochè du poème
Entre nos parenthèses), fadaise aussi bien
Appelant d'en bas, sirène, sa voix mitraillée
D'écailles, à nos yeux bandés
D'ironie ;

Plane aussi au plus haut
Filet, l'oiseau noir des sèches, ce sont
Rémiges du front, cherchant rémission
De plages,

Au féal biseau de la craie.

Soleil juge et s'enfouit la terre
Sous tes jupes. (Sol dominant
Ce ras sous ton pas, ce bas
Qui t'enlève nue

Sous l'orteil du bleu), sue
Par cœur la nuit sans éveil
Et cet or, mais tumulte
A la moue

De ton sang, sous le sens
De ta vie. Nul

Linge ne t'ange mieux
Qu'au fil plus tendu (dans l'intermédiaire
Position tenue

Par exil) de la langue plus
Travaillée que labours
De fièvre.

sonates

Bruits des moteurs, vitres qui vibrent, torchon
De l'envol d'oiseaux dans la fumée, carquois
Des choses en mémoire, alors que dans la chambre
La bibliothèque me tourne le dos, les archers
Du rêve de la nuit reposent sur ma nuque
L'acide empennage de flèches ardées
D'un vain poison songeur; dehors, l'air attire
À la mélancolie de jambes talonnées
De paroles perfides; les grues sont de fer
Pour la réparation du vétuste bruyant
Visage des chantiers du jour et du poème
En construction pour voir et construire le temps
Que surfilent les anges de nous prendre au mot,
Pour que soit dit, pour rien, simplement le passage.

Le temps gris fume à l'estaminet du ciel
Où se froncent les sourcils du soir, dans ce ferment
De la mélancolie du siècle qui s'enferme
Au treillage des grues qui passent sans passer
En vol dans l'immobile rouille, javelot
Du dieu Mars ricanant dans son fer
De lance majuscule, s'escrimant avec
Ce rien qui fait la tête nue à l'intérieur
Et vide le regard où vont les martinets,
Dans cette débandade où nous reconnaissons
La fête instituée des éons mortifères
Aux discours rocailleux de l'air apostrophé
Par un progrès pogrome et podagre où la terre
Efface le mot ciel aux marelles de craie.

Debout dans le champ comme à perdre la vue
Dans les mots inquiets d'y peindre cette perte
D'être dans ce monde éclairé, disputant
Son regard au regard, qui se parle, au silence
Qui dit l'intervalle où il est, pénétrant
La clarté qui l'entoure en cet obscur du temps,
Au babil des oiseaux, des épis, du soleil,
Il répète en lui-même comme il se commente
Tout le paysage qu'il est, l'instaurant
D'être sur le motif, le dehors, le dedans
Cherchant le tout du jour au risque du poème
À faire, pour le dire en ajournant le sens,
Pour y durer au rythme de la profondeur
Qui trace l'horizon où piètent les corbeaux.

Celle qui tient des fleurs avec un air
Penché, pense un balcon chargé de vieilles
Bicyclettes, de machines à laver, de
Moteurs rouillés, de linges à sécher,
De bruits de la cité, mais songe aussi à ces
Semis de renoncules, pots de romarin
Et terreau pour demain, passe avec son bouquet
Devant le garagiste qui lui fait de l'œil
Et sourit de l'air le plus idiot comme est
Ce temps de garagistes de l'esprit mesquin
Et des concours floraux pour gagner des objets
Grossiers qui se dégradent près de ces jardins
Citadins qu'on acquiert en rêvant à bas prix
Comment s'environner d'un peu de nostalgie.

Catastrophes par dessus l'épaule, le regard
Touche un ciel rasé de près par la meute
Des anciens bonheurs et de ces volets clos
De petits désespoirs, charnières désinvoltés
De la solitude surpeuplées de voix, toits
Où l'ondée jacasse un repli vers la pente
Qui conduit au sol où le bout de chemise
De la page touche au brouet saluré
Du sexe qui s'érige en odeur de frimas
Dégingandés de touffes d'astres irrorés,
Pour nous réencombrer d'orties et de fenêtres
Et de chambranles hauts étaminés de peurs
D'y broutiller au bleu, pavois de ces nacelles
Qui nous tiennent la nuque aérienne et mortelle.

Un doigt de lézard parfois; vivacité des mouches
Au dessus des odeurs; pelage des pollens; mi-temps
D'un papillon au corridor de l'air; nuque aisée
D'un pistil brutal s'inclinant sous le poids
D'un bourdon, comme un bœuf sur la langue, os
Décliné du vent malingre et effilé, l'ambre
Du mot comparant les stigmates du vol à son air
De bijou forain; manigances d'été, lobes des
Faux-fuyants de la beauté vorace, accidents
Massacrant la Mongolie du texte; polios aux
Chevilles de la description au frai dans les essieux
De la parole; et l'œil de la lettre en babil
De mort dans l'orde danaïde des ampliations
Truandes des envies, payées rubis sur l'ongle.

Pantèles d'ange aux épis fiévreux, l'abeille
Nielle à l'air le profond, vertige le sens d'être
Au regard dans la dévoration des choses, mots
Qui s'appellent au mont sinuant l'odeur
Du thym, entre le vert du temps, la naissance
Appuyée du ruisseau, l'afflux qui de saut
En saut, soleille un rabot avec les copeaux
De sa course priée claire et pure, frôlée
D'aile sèche angulant la joie d'être à soi
En joue de s'acquiescer au jour, dans la lumière
Aveugle et sa mortaise d'ombre où sont les mots
Du poème accablé de buter sur l'obstacle
Du visible, ayant à dire l'intervalle
Où l'ultime syllabe fait son nid en nous.

Le baiser d'Orphée mord la course au talon
D'Eurydice ; le chant qui la tue effeuille
Son épaule prise aux cheveux de sa voix,
L'appelant des enfers où il se précipite
Au sinueux séjour, serpentant au désir
De lui donner naissance à nouveau, s'entrepren
De courtiser la mort dans l'œuf où les saisons
S'annulent dans l'anneau perfide de l'arrêt
Des dieux, de ne plus voir l'objet où l'on se perd
De vue ; mais rencontrés l'un l'autre, remontant
La cause où s'instaure le chant, sur l'aphone
Angulation d'aimer la proie que l'on devient
De ce mûrissement jusqu'au renoncement
Qui est de se tourner vers l'appel de son ange.

Parfois le merle enroue la contrée, son bec
Bafoue de jaune le cri d'amertume et le deuil
De ses plumes lisse le propos négligent
Des oiseaux séculiers du couvert; un pistil
Synchronise l'ardeur des abeilles; l'orage
Écarte l'aine obèse de la terre épaisse
Annotée par la pluie soudaine et mariolle
À force de doigté; le gros-bec se rengorge
D'être à ce point noir du ciel le précurseur
Des grêlons et des mots du sonnet, qu'à l'abri
Compose l'anonyme à soi, guettant la foudre
Où son baiser se prend à distance des mots
Formant un corps plumeux et noir comme le tien,
Un cône de soleil, son bec seul en pâture.

Questions sur le temps qu'il fait dans les campagnes,
Où les réponses fusent à foison des mots
Dans les conseils locaux, où même les temps morts
Font une fumée bleue qui volute dans l'air
Avec les apories de l'affaire à débattre,
Alors que le vent souffle à cent soixante à l'heure ;
Tant qu'il souleva la question de savoir
Qui donc remplacerait les tuiles, que picorent
Les poules en gardant la position requise,
Et piquetant du bec le sec conglomérat
Que le vent positif désinvolta des toits ;
Elles, si ménadiques encore, questionnent
Du bec, apertement ; et réponse leur vient
Tout à trac, picorer, picorer, prophétie.

Les femmes sous l'auvent de la pluie, jouent
À boucler le ciel, à rédiger les plis
Que le pavé publie dans le texte mouillé
De larmes du prophète, qui rêve futaie
Et bosquets; tout un livre, un poème
De jupe, genoux, sangliers malappris
Qui tardent à l'affût fabriqué de rondins
De mots; de virgules, d'encre; et le stylo
En main, l'attente ici est sans espoir; il sait
Celui qui dans ce monde dit que la beauté
Des femmes est de loin plus cruelle
Que le doigt bougé des rudes mégalithes
Des druides; et le monde l'entend malgré lui
Qui se tait, en marchant sur la traine de la tragédie.

On construit un mur comme un poème, et les enfants
L'enjambent comme au dimanche des morts celui
Du cimetière. Et les pierres usées ont encore pouvoir
De blesser et de receler des myrtilles, des mûres
À l'encre comestible et de saveur sucrée, jusqu'à
L'écoeurement ; alors qu'aux pariétaires une verdure
Dure, alors que le pouvoir d'enjamber les trahit
Si bien qu'ils ont compris que l'ombre est salutaire
De son appareil, tout décati qu'il soit, qu'ils rejoignent
Le pré verdoyant qu'il entoure, la vérité verte,
La lettre cachée par cette vétusté des matériaux
Qu'un jour employèrent ceux-là qui construisent
Avec une syntaxe apprise dans les livres, cherchant
Sous son usure le trésor caché, d'un sens universel.

Triomphe de buissons, cathédrales d'août
En vacarmes touffus; nuée rousse d'épais
Décorum de miel; incontinence de femme
Débraillée nippant le haut faitage de
L'été; l'ordure invoque un aveugle charroi
De mouches déjantées de l'air, sinus
Apostrophé par la jupe des menthes
Et l'odeur ogivale de nymphe en miction
Sur les chardons en rut. Caches inavouées
Des prélats de la décomposition veloutée
Comme un grabat d'idiote dévorée par sa
Robe en furie; pinacle de la haie, plus loin,
Tombant dans l'extase estivale où explosent
Les siliques en verve des et cetera.

Du livre s'échappent des bourdes d'oiseaux
Désailés d'un coté pour cette ambiguïté
Du vol chanfreiné de possibles baroques,
Dans l'incomplétude du mollet de l'air
Où seul se tient le rythme. Un talon mutilé
D'ange rétrospectif outre le phonographe
Ocellé de syllabes, de consonnes, coups
Frappant sur la console automnale du sol
Folioté d'explosions. La page se lissait
Comme un chat bâillonné de rivage illicite
D'encre noir arguant du songe, le Jacob
De l'échelle montait aux régions de l'abcès
Où niche l'angle mort. L'in-folio aspirant
Le fluide fourbu de ce brouet d'éclairs.

Où monte la fumée du train, ce wagon
Aux joues peintes de signes... etc... l'être
Absolument hors ligne ; au palanquin des fils
Pend le baumier des pluies ; mémoires, trains entiers
De hoquets torrentiels sur l'épaule superbe
De « cette jeune fille du compartiment »
Dont la seule fonction est de parler, parlant
De fond marin, de l'Arche, de la brocéliande,
De sa volvation cycliste, de l'éclipse
Souple de sa bouche où l'on voit langagé,
Le drap rouge plié du toucan de sa chair
Entre ses dents, Noé scrutant le paysage,
Le poisson de Jonas, le lierre d'Élisée,
Le corps tressant le miel tangent de sa dictée.

La chambre et le pied-bot, la byzantine,
Et le jour écharpé sous la coupole ardente,
Bloc de blessure chue et les travaux
Sans Hercule, chantiers nanissimes, soir
Aux bâtiments crayeux, nature vue d'ici
Manipulée par notre otium ventre au ciel
De littérature et de longs débats tombant
D'échafaudages, reins des façades imbues
De pâles manucures, ciel de pluie, ficelles
Au tir des doigts flaqués de gouttes éléates
Sur la vitre nue, « paupière de la langue »
Où sont les élastiques, cette palmeraie
Conteuse de son bercement mortel, et cet oiseau
Cherchant noise à son vol sur le biseau de soi.

Bésigue des arbres, loto des épis dans
L'été qui éventre ses mansardes, lâche
Ses haies siliqueuses comme des jupons ;
Croupières des taillis en verdure, les guêpes
Forgent la divine épite au cutané
De l'air. Apollon se vautrant supplie
Le visage ouvert des tournesols. L'odeur
Se publie des compas de l'herbe qui fatigue ;
Au loin la méridienne dessine au fusain
Le vert élancement de Sanseverina
Des peupliers. Bovin, prend langue le soleil,
D'un joug sur cette nuque penchée sur les mots
Du sonnet, qui s'esbroufe à retarder la sieste
Et chante l'exagération des choses, des saisons.

L'aube accourt, palpitante, gonfle le feu-
Llage, sacre des confins de frelons dans les sentes,
Encuisse les talus talonnés par les ruses
Au pupitre lavoir de la pluie qui bredouille
Ses vocables froids. Linges des mots sans suite,
Syllabes lavandières toisant l'incartade
De bras sans battoirs. La laine des saulaies
Embrouille le genou d'un ciel qui se dénude
Au plastronnant ruisseau époumoné aux coqs
D'un soleil ampoulé; la lippe de nos vitres
Boude le cliché sur le camail du jour,
Où tinte la coupure de nos fenaisons
Bégayées bouche à bouche avec cette lumière
d'os, chitinée de lente manutention blême.

Avant ta faim, tu t'englues dans le quai
Profond de cette indifférence infiniment plantée
Dans l'air. Semailles d'étangs, blouses nues
D'astres noyés dans l'angine accrochée
À leur propre larynx. Une enceinte de paille
Brûle ses petits chiots d'inadvertance autour
De ces gibbosités fertiles du en vrac ;
L'aqueduc du silex alluvionne l'éclair
En levain cagoulé, t'engorge de sa greffe
D'arbre imprononçable ; l'échancre supplie
L'affront que tu redoutes, seules les machines
À écrire jappent les lessives d'aube
Au poignet de tes socs d'indices, le blanc bas
Varlope tes copeaux face au futur tremblant.

Un jour vide encore parfume un dernier
Lambeau de lumière. Une guêpe est posée
Sur son chanfrein mortel. Les grues des pelouses
Hissent cette odeur de cible où vibrent les couteaux
Du ciel qui environne. On sent ici
Les rotules de l'air où les mots résonnent contre
Notre peau. Des coins d'ombre cherchent le poignet
Pour le guider un peu à travers les ronciers
Du vent, les taillis cursifs, vers ces involucres
Douteux où s'active une philologie voletante et
Fragile. Et cela qui s'ébruite, le fait en silence,
Au bord de l'allée sur le bord du livre et la main
Qui pend. On lève la tête comme pour chanter
Et c'est où le bleu fait un angle mort.

Accaparant l'espace ou le drap de ce mort futur
Qui pilote sans mors, exigeant le poème, cherchant
À définir de quel côté de la page tu es, qui ne serait
Pas moi. Comme être sur la piste d'atterrissage ne
Te signifie pas plus que la question posée et
Reposée sans cesse au tableau dit : de bord.
Vers la langue à l'estime où de biais l'on se perd,
Cherchant à se poser, où l'air plus frais nous hèle,
Ouvrant la parenthèse où s'engouffrer dans ces
Trous d'air haletants d'être comme et de profil
Où notre position est la tour de contrôle
Effrayée par le plein des mots qui nous égarent
Et nous portent toujours vers ce questionnement
Où les terres frappées en hurlant font de l'ombre.

Une femme attentive contemple son genou
Dans la rivière écrite de sa propre histoire
Et lave le mot drap qui borde le courant
Lisant à sa déclinaison du paysage, phrases
D'herbe et de duvet comme la voit le peintre
Au lavoir de son œil plonge la toile, où
Les vieillards nous invitent à voir la beauté
Mortelle de Suzanne. Ou comme la décrit
Sous le coude celui qui met à nu la langue
Où sont nommées les choses. Elle se nomme
Aussi, nature se coiffant de feuilles, s'hylifiant
À l'onde, dans le temps où s'enfuient les lézards
En lessive de ronces, d'éclairs, mais se farde
Au liseron trompeur de sa propre fiction.

Le temps bouge à peine, le piquet du vent
Fait danser le blanc, transformant les mots
En cristaux de neige ; la vue en pigeon
Bosselle l'asphalte. L'hiver
Est moins difforme qu'invalide, aphone
Le ciel pousse un cri, écrivant le biseau
D'un corbeau ; le larcin d'un Breughel.
Alors que la fenêtre fait naître un prétexte
À l'écriture où bute l'haleine du jour
Que cardent sur la vitre les doigts à l'onglée
De la vue dans ses langes ; et les nuages bas
Descendent sur les toits cependant que les morts
S'invitent en linceul, que de nous ne demeurent
Que vives successions présentes d'un défunt.

L'ombre de ce piquet quand selon les nuages
Le ciel intervient, la charrue décharnée
Sous l'appentis qu'odore le jour qu'un tumulte
A gerbé aux aisselles, ton corps deviné
Sous cette blouse blanche à côté du tracteur
Forme un arc trop tendu, sur le lait
Bouge un peu le troupeau du vivant.
C'est à peine levée la rumeur qui s'inquiète
Et le beau désespoir d'un moteur qui résonne
Sous l'aile du coq; (et l'eau rejoint ton cours
Au chanfrein du ruisseau qui s'incline à foison
Sur sa disparition;) cependant qu'aux levées
Matinales s'ajoute cette fumée bleue
D'un coup répercuté aux genoux du fumier.

o teseo, teseo mio

Monteverdi

Vaisseaux qui persiflent la répétition
Des voiles tendues, comme un nom
Dans l'axe. (Toile éphémère, plainte
Tissée au même, retenant la feuille
Où tremble l'écho de la disparition
Qui vogue. (Sa haine du flot
L'appelle, Ariane, son propre fuseau
La rive au poème d'avoir cru tenir
Le fil, ne tenant que l'ombre du sien quand il
Fuyait déjà sa propre ténèbre sur l'invisible
Chant, (que du bout de ses ongles elle ôtait
Au frère.) Toute, engloutie en elle, rêveuse
Nue, comme est la parole, aveugle et sans force
À passer le signe où frappe l'écume.

Écumes et sueurs sous la main blanchie
Par l'orage ; Momie du rire crayeux
Des anges. (Les pins s'acheminent droits
Sous le gel brûlant des attentes,) là-haut
Germe un clocher vibrant juste sous le tissu
Ondulant du ciel. Une odeur
De ferveur qui monte. Où allons nous prier ?
Dans quel lieu écarté, entre quelles toisons
Dresser nos oraisons ? La forêt dégouline
Verte sur la carte où sinue le chemin
Sus ses pierres charnelles. Un parfum
De bas encens nous ouvre aux compas de la boue
Où se ferme le livre pris par la décharge
Dans l'intimité tiède des éboulis.

On lit Catulle. Feuilles émises dans
Le grand concert des arbres. Lumière et oiseaux
Tout autour. L'allée se hissait de tout
Son goudron récent, son défilé de mode
Et soudain, l'embrouillamini d'une rousse
Superbe qui passe, engouffrant sous sa jupe
L'encrier du sol. Traduction soudaine :
Sonitu suopte Tintinant aures, latin
D'une guêpe. On remise Catulle, Lesbia a passé,
Le silence s'ameute et tout un hexamètre
Cherche à s'incruster dans la paroi de l'air,
Où comme une cymbale le rire d'un dieu
Nous prend. On se dédie le livre reponcé
Pour nous, que le loisir moleste en exaltant.

Neige des hiéroglyphes, fouilles dans les fissures
Où chercher la constellation où s'entrevoir
Parmi les apparences aux dents mastiquant
La vie. Banquise et feu de mémoire éprouvant
L'amalgame des choses dans l'ourse altérée
De la blancheur. Papier, autodafé du froid
Où le flux s'agonise d'érosions majeures.
Et le songe dessous, les méandres rivages
Reculés, les faits pourtant, le corps, conciliation
De dérives en crue d'amour cherchant l'infime
Au rythme d'acquiescer, rendant grâce où s'effeuille
L'automne, et s'épaissit enfouissant le sommeil
Au resurgir des signes blonds de l'éphémère
Dans l'herbe du sans trêve des résurrections.

Prendre le printemps dans sa bogue, l'ouvrir
Et l'onde d'une fièvre nous parcourt d'un bleu
D'insecte arachnéen sur l'aile de son vol,
Au dessus d'une constellation de corolles
En tangente de noces. D'autres volatiles
Aussi se réunissent; dessous, des rampants,
Des larves, des chenilles, monstres mordorés
En armes, convolés à des raptis sanglants,
À des amours frangées d'un miel de suppliciés;
Tout ce monde s'agite en des luttes précises,
Et semble s'entraîner, s'angulant de rumeurs
Crissantes, s'épelant s'écusonnant de signes,
Chitines lamées rouge et or, pour le sabbat
Qui se donne en enfer en tenue d'apparat.

L'arbre, l'envolée, les fleurs indifférentes
Au temps qui les colore, les foins embrassés
Eu meule, les parfums ; coque embaumée des corps
Rendus aux éléments, revendiquant une autre
Part de leur soleil. Armures d'éraflures
Des ronces qui pourvoient aux fêtes ; seuls les champs
S'endorment sous la faux, qui luit sous le silex
De midi ; les ornières butent contre les pas
De l'été au fenage de ses phrases, les
Insectes publient une Iliade qu'on foule
Parmi la séduction qui s'étale, aussi bien
Dans la durée des grains que dans le vif-argent
Des criquets sur la paille ; le frémissent
De ces métamorphoses sous le ciel en sang.

On trouve un scarabée, carapace asséchée
Par la mort. Les doigts sont usuriers, touchant
La monnaie mordorée de l'espèce qu'on dit
En voie de disparaître. On en trouve un vivant,
Rescapé, presque un saint, on le rend à son aire
Où survivra sa race, jusqu'à l'extinction
Finale. Et nous lisons l'histoire de Grégoire
Samsa, nous émouvant du geste de sa sœur
Balayant sa poussière et ramassant la pomme
Incrustée dans sa chair putride. On se dit :
Quelle consolation posthume malgré tout,
Quel être supérieur est l'homme tout de même.
Et nous nous consolons du sort de Milena
Par l'idée d'un rachat, puisque Kafka l'aima.

Après avoir écrit le sonnet précédent, je relis
La métamorphose et m'aperçois soudain
Que la sœur de Grégoire ne ramassa pas
Les restes de son frère et n'ôta pas la pomme ;
Je m'étonnai surtout que ce fût ce détail
Absent, qui subjuga ma mémoire, cela :
Texte mal lu peut-être, ou peut-être trop bien
À cause de cette servante qui n'expliqua pas
Comment elle s'y prit pour ôter tout souci
Aux parents éludant la question, comprenant
Qu'ils voulaient ignorer un détail accusant
Une faute. La femme ménageant le sens
Que prit le texte en moi, ma mémoire accusa
Ce manque, rédimant la sœur de son »oubli«.

Corneille agonisante sur la rase pelouse
Où l'ondée batifole. Bande de ces oiseaux
Éberlués par le Nombre; certitude au bec
Ils croassent le ciel en affirmant leur vol,
Et l'encre de leur plume luit sous un soleil
Scribouillard; mais au sol, soubresauts d'un unique
Oiseau: et question de savoir le pourquoi
De cette tragédie. Ses compagnons sautillent
Autour, indifférents, puis rejoignent la bande
Aérienne. Posent-ils aussi entre eux cette question,
Rien n'indique un quelconque affolement de leur
Comportement. Ils sont oiseaux dans le courant
De l'air; et sur le sol s'ébattent un instant
Puis repartent; voler, voler, voilà leur cri.

Ruse de Rebecca pour l'amour de Jacob
Et la toison du rire de Dieu sous la main
D'Isaac bénissant le plus jeune, le roux
Prenant au Roux son droit d'ainesse, le talon
Dans le poing du cadet talonnant sa lignée
Aux desseins d'Adonäi. La Loi ne serait donc
Qu'un piège destiné à cette affirmation
De cette part en nous du divin, pour que nous
Sortions de la tiédeur qui nous fait l'aliment
Indigeste du ciel ? Et c'est aussi le rire
Entendu sous la tente du vieil Abraham
Le fils de la syllabe ouverte par Sa bouche
Ironique. Et celui de Job reconnaissant
Le trou de Sa parole à gorge déployée.

Tourterelles de vent ; et les eaux du passage
Sous les ponts mirant leurs arches, les colombes
Se narrent les vallons qui s'inquiètent de leur
Véronèse authentique, leurs tances chiffrées
De Pâques aux draps saouls. Semence des syllabes
Aux orties des passions et des morves ; criquets
Vêtus d'implants. Et d'urinaires pertes aux
Dépoitraillés des bêtes au transit fiévreux
Sur les champs accroupis dans l'herbe recyclant
Le bedeau de la sève ; et l'ahan séminal
Des guêpes, des abeilles, zézayants suppôts
Du commerce incessant des choses et des mots
Où la contrée se cabre pour que dans l'écart
Nous puissions déchiffrer le monde et l'habiter.

Des zones érogènes dans le paysage,
Cuisses qui s'attardent au partage des eaux,
Latinité des écolières, leur accent d'olive
Au pressoir, le gérondif des nattes ;
Et de cyniques perfections près des ronces ;
Dans les boues s'écrasent des mots détachés
Syllabe après syllabe. Un ciel à phylactère
Où l'ogre d'un clocher mord la joue mariale ;
Et plus loin cette prose : Un tracteur
S'éprend du sol au milieu des poulets,
Des gamines vêtues d'insolente litote
Aux genoux écorchés faseyant les genêts ;
Ceux qui passent déchiffrent leur propre désir
Qui est un chef-lieu de canton.

Contre le mur s'attarde l'incipit d'un frelon; file
Un oiseau, son ombre biseauté; le tors
D'une vigne stérile côtoie la fissure
Évoquant le profil d'un songe. Et la fête
Au loin d'un village fait mûrir des cris
Comme des poires jaunes; la clôture ici
Rehausse un peu la hanche du cadastre auprès
D'un trust de ronces; et ce
Bourdonnement soudain de déjà vu; parole
En désastre parmi les gravats, soulevant
Une poussière blanche. Là-bas un clocher,
Doigt verbeux sur le ciel. Voussure énamourée
D'un mûrier qu'on écarte. Et l'on rejoint la liesse
Pour ne pas entendre le texte du vent prôner sa perfection.

Parfois dans la luzerne un combat sans merci
Se livre pour un brin de paille, pour un nid
À construire. On envie les oiseaux ; et les arbres
Dont les feuilles dessinent, belles au soleil
Un entrelacs de filles, de vieillards que l'âge
Ponce de sagesse. Et celui qui vous voit
Entrelacés de vert sous l'orque du feuillage,
Sombre aisselle cernée de luxure parmi
Les branches mortes, exulte mais n'ignore pas
L'âpreté de vos luttes secrètes, combats
Sans merci, mais aussi la sobre ébriété
D'exister sans contrainte. Il aime la beauté
Plus vaste de vos fronts auxquels il se confie
Plus amical encore, se désaltère d'ombre.

Mutité des pierres, loups-garous du plomb
Involucré parmi des grogs de larves ; prompt
Un lézard nous coupant la parole; un ruisseau
Hume son échancre ; les silos dévient
Du scénario parking. Profils désabusés
Des haies pindarisant ; le tronc perd son stylo
Dans la crypte laquée où s'élude un insecte
Tiaré d'apocope. Acidité du vent
Qui perd son giboyeux monocle de brindilles
Affouillant le brouillard où s'étirole un sentier
Cherchant l'hôte invisible. Et la tête se gueuse
À goulayer les pins, semaillant les virgules
Et le pschent du goudron. L'éclair nu bégayant
Son lierre incandescent ; et le rot thallophyte.

Aigrette ou plectre au symposium du ciel
Où des signes fulgurent. Adoubant la merlette
Le devin s'enquiert de l'alcôve, Viviane
Paye rubis sur l'ongle l'encre délectable
Et ses coups de poinçon donnés dans la cursive,
Labyrinthe de ses cheveux en cométaires
Affamés des rayures de sa presbytie
Galopante. La nue ouvre l'abcès d'un sein
D'où choient des cygnes ceints d'auréoles chaulées
D'intempéries. La lac germe sous la ceinture
Et porte son visage haut vers l'ironie
Qui le farde de rides en lampions phrygiens
Sur ses larmes de Compostelle, ses fluxions
Delphiques, son fessier de chèvre frémissant.

Cette fête partout, la bande pillarde et
Criarde en drapeau, le clocher dans l'étau
Des nuages, les eaux concluantes du lac
Engrangeant la vapeur des astres, chants où la raison
Se perd dans la campagne des comparaisons,
Et les tuiles du faste, le toit des maisons,
Le mur qui se construit, le chemin cavalier
Ouvrant la parabole où tous les intervalles
Congressent : piolets, chaines, planches, chevrons
Et toutes les cloisons de la répartition
Du sens que vous longez
À l'aveugle, butant sur les pierres, les seuils
Désertés par l'usage. Et dans le livre aussi
Où vous lisez butant contre la haie des mots.

Ovation de poussière et de bleu entre tes
Orteils impatients de fouler la trop verte
Propension de la terre où tout est plus nu
Quand te devêt l'absence avec les mots
Du texte, à l'auvent du poème; les doigts re-
Fermés sur le tison brûlant qui rameute le feu
De ton corps dispersé que je ne con-
Nais pas, ni de quel horizon il est le pré-
Curseur, ni comment il respire au dia-
Pason du mien. Mais il me fait parler
Ici dans l'intervalle et le profil trompeur
De la fenêtre, où vibre l'ongle du dehors.
Je caresse ton ventre silencieux de voix
Où la tienne se perd dans la rumeur du temps.

L'encre, la lampe, le pavé mouillé; le plâtre
Circule sur les pendaisons de la pluie, sur la
Poitrine du sol fusillé par le regard
Trop noir de cette Bovary de la fenêtre en face.
Et la prédication du mur semble donner
Le cap à la journée dénudée jusqu'à l'ongle
Hâbleur de la lumière; éméchée de noyés
Silencieux au buste de collyre, alors
Que la vitre s'informe de la minutieuse
Intempérie du livre; aboiements des ronciers
D'orage sur les mots; la poussière du temps
Cherche le parapet où parle le regard
De l'ornière, le bord du monde et le papier
L'appareil tout entier de nos comparaisons.

Mer ou falaise, le A majuscule flotte et la vague
Peut-être est-ce une ballerine, coup de bleu sur la craie
Ou la mouette en miette sur la toile sans titre
De De Kooning mille neuf cent soixante et
Dix sept. Et le jaune affairé tenant entre ses doigts
Le tout, nous laissant entrevoir du carmin,
Quelque blessure faite à la totalité du tableau
Ou du monde ; où la férocité rejoint toute douceur
Sur tout le paysage étalé tout-à-trac, icarisé ici
Sur la toile qui est de naviguer à l'air, à l'organe
Sur l'à-plat du jouir de la promiscuité, l'échancré
De la chute ébouriffée ; le monde rameuté de pan-
Sements et de bourgeonnement d'azur sur le pied bot
À l'entorse du ciel au sexe écartelé.

Missive 1.

Penser à toi m'accompagne dans la nuit
Où je me tiens parfois pour m'épargner le jour
Aux tristesses latentes. Je ne bouge pas plus
Qu'un arbre. Attentif cependant je reprends
Ma vie, son passé me revient. Je regarde
Les choses comme tu les vois; alors je me console
Que tu sois quelque-part vivante parmi elles.
Et la tendresse mord le cœur d'immensité
Car elle est inhumaine. Et de dire l'étoile
L'herbe, le labeur de prote de la terre,
Me rapproche un peu plus de ta douce présence
D'ange. Tu t'immisces dans tous les recoins
Du tourment pour jeter tes signes sur la vitre
Où mon reflet se perd, où mon poignet se prend.

Dans le jour bancal la mémoire s'endort,
Un air froid colle trop à la vitre qui baille
Et flatte le ciel gris. Ménages de balcons
Défleuris, murs et toits sans bonté, les oiseaux
Crayonnés à la hâte ne tentent plus guère
Les chats lents des mots. Trainards sont les bruits
Des pavés estropiés. Mais une bulle d'ombre
Vient comme un sanglot crever à la surface
D'une eau glauque et lisse. D'où vient ce sanglot
Que je ne saurai pas consoler ? Je regarde
Au loin, me détournant lâchement du problème.
Mais en grelottant elle me met au cou
Son amulette, m'enlaçant comme un enfant
Qui sort d'un mauvais rêve et me dit : Garde moi.

Paysage masqué, paroi qui papillonne
 Tout un débraillé d'herbes et les duvets
 De pâmoisons ; chéilite d'éboulis, recès
 De lisière en ondée de cils ; et ces dépôts
 Loquaces d'oiseaux-chats entre rocs et
 Genoux de rouille ; et s'esquichant
 D'apparition, ce musc-étai de lumière et
 Dépotoir de caillasse au poignet, berges-louves
 Grignotant nos mailles, sueurs de pont-levis
 Dans les douves cernées qui se mirent, fongiques
 Dans l'eau du granit ; et l'écope de glaise
 Alluvionne la talle, fait un pet lilas
 De l'abrupte cordée : Un cadenas lapide
 De litote l'œil-cuissarde des lézards.

D'abord il y a l'arbre, pure déhiscence
De clarté ombreuse, et de le regarder
Nous vient l'envie d'en dire, tant d'intensité
Qu'il nous prend le regard, l'emplissant de couleurs
Urgentes, de foisons saccagées et d'assauts
Dans la lumière; saouls midis de noviciat
D'azur; et de merveille en ruines sur son front
Torrentiel débordé d'affluents jaillissants
Dans l'air, branché d'escient, son visage ambidextre
Ébouriffe l'espace de didascalies
En ressac permanent. Arbre de tous les arbres
Dans la véhémence de nommer l'éclair
Par l'écorce et le vert feuillage devenu
Invisible mais source d'un plus vaste jour.

Sur le mur passe le couteau d'aube,
Sa lame coupant la fine entame
De ciel et d'écorce où la langue se prend
À la branche où chemine la barque traçant
Sa ligne de mémoire; et l'arc du fossé blanc
Où la prairie lambine tend son drap solaire
A des échos de voix. Un fin profil s'abat,
Ombre décapitée ou c'est une lueur
Sous la porte tranchée de la nuit où l'oiseau
Désailé de ce doigt vient se percher, posé,
Perdu comme un fruit mûr,
Arraché par la main pendue au diapason,
Tête qui se renverse avec la terre et tout
Ce qu'à quelqu'un murmurent tout bas des rameurs.

Vladimir Holan, Montale, Michaud,
Celan, Elytis, Max Jacob et Ponge,
Reverdy, Paulhan, Marteau et le dur
Désir de durer d'Eluard, le cri d'Artaud
Le Tibet de Victor Ségalen et les stèles
Et le maçon de Dieu, Audiberti le grand
Concasseur du défaut de langue, Norge aussi
Que la mouche le pique de chanter l'oignon,
Les quatre vérités, l'Icarie de plonger
Dans la verte purée, Benn qui s'est fourvoyé
Dans l'idéologie nazie et qui pourtant
Fut grand, le somptueux Supervielle le tendre
Et ses gravitations, Desnos l'halluciné
De Dadelsen, Queneau, Perros, Jouve et Deguy...

Une grive agonise studieuse, attentive
À son artisanat de plumes ; deux paysans
Devisent sur les concessions, les tombes et discutent
Le point de savoir où ils reposeront
Quand ils disparaîtront de ce monde, ils le font
Dans un patois sommaire ignorant la plupart
Des choses d'ici-bas, plus encore de leur
Parti pris et de ce qu'il y a dans les livres, la
Raison suffisante de Leibniz, la colère d'Achille
La passion de Phèdre ou la consolation
De la philosophie. Foin pour eux des monades
Ou du se quaerere d'Augustin ; ignorant
De Spinoza le conatus qu'ils ont aux yeux,
Ils font de leur casquette leur seule épitaphe.

Agenouillements d'air dans la contrée
Cabrée sur son hâle de verdure, harnais
Tirant l'herbe, sa houache et le lunch
De midi sur la paille qui cache la poutre
Du songe où galope la jument des mots
Dont se gausse le pré; mésange des cailloux
Au bref de la cassure. Et ce profil de houe
Sur la face insolente des mottes; ridoirs
Où s'encorde le lieu où se tend la ridée
Sur des oiseaux aphones dans l'inchoatif
Du paysage; traits mongols du ruisseau
Et ses empiffrements de copeaux. Une main
Dessine le tracé au scull de l'horizon
Qui marque le regard trop blanc des peupliers.

Écroulement d'un mur comme un lait
Qui manque la jatte pendant
La traite et se répand dans l'herbe
Au hasard ou comme s'agenouille
Un pénitent que trop de lassitude accable.
Après un long parcours on pourrait aussi bien,
Voir dans cet éboulis la mise d'un joueur
Qui joue l'ultime chance de sa vie ou bien
Plutôt d'un vieux sage la révélation
Qui l'affranchit de la contrainte d'exister
Dans l'illusion commune et trouve la formule
Dans la non-action et la contemplation
De son éternité. Mais la philosophie
Sait aussi justifier l'emploi des bulldozers.

Il pleuvait, la musique mourait et cachées,
Les grenouilles se vernissaient de nostalgie ;
Cependant qu'un ivrogne embouteillait le temps
Au thorax d'harmonium des voûtes de l'église ;
Les femmes s'encapuchonnaient de hâte, quand le parc
Leur tenait la porte en s'inclinant,
Subjectif, égaré d'inconvenants tropismes ;
Il y avait de larges flaques sur la piste
Où évoluait toute une pyramide
D'acrobates en équilibre de maillots
Mouillés par la salive canine du ciel
Trop savant ; l'hiver en finissant son tour
De poney, tâtait la sciure aveugle des arbres
Où mijote l'audace homérique des mouches.

La fenêtre à la joue, son tablier noué
Elle touille le jour dans sa cuisine
Et prépare le repas d'un geste machinal;
En pleurant, elle coupe l'oignon de sa vie
Ménagère en petits morceaux qu'elle fait frire
À feu doux chagriné qui mijote le roux
Du fade feu de quilles qu'elle servira
Avec un rire cuit, aux enfants, au mari
Satisfaits de lui voir tant d'amour; et dénoue
Sa ceinture et se hausse un peu sur ses orteils,
Se frotte à la faïence de l'évier pour des
Ébats qu'elle imagine et dédie un sourire
Béat aux anges qui maroufflent sur la vitre
Une prise de voile où son regard s'embue.

L'épuisette-pêche-or du jour et la créole
Au couvert du roussir de l'automne, c'est toi
Qui traîne sur l'ourlet des jupes d'aubépines
De nos maudit-soit-le-chemin du côté
Des minois-mimosas aux gestes silencieux
Qui tracent souvenirs en poches marsupiales
Où tout paysage est tabac, débris, balèvre.
Mille-pattes de fronde est le taillis où cuit
L'odeur de l'embarquée cruelle où la perdrix
Crotte rouge le saut de son hypertélie
Ergoteuse et se fond au cadenas des voûtes.
Et le ciel débraisé ricane son torcol
Plumeux dont le cou raye l'envol du plumier
Que démange l'écho d'un fifre d'écrouelles.

Fronce les lèvres et regarde au loin, sa langue
Bouge son feuillage dans le clair et l'herbe
Verte se remue au bouge de l'épaule
En répétant deux fois ce mot mal famé,
Bondissant dans la clairière, le pied patoisant
Lève la renoncule du baroque à même
Les chevilles du temps, au plein air
Du mont de l'intervalle où la neige est souris
D'accoucher d'un poème à l'aune d'un sillon
Au latium des genêts ; fonce le livre-hanche
Aux agneaux du silex bëlant d'un feu sacré
Qui brasillent les phrases qui vont à la ligne,
Où l'horizon poudroie de fronde, où le cordeau
Fait vibrer la courbure qui ploie, s'ajustant.

Dans les buissons s'active une population
En quête de son vice chasublé de cuivre
Et toison ; le slip roux du soleil
Enjôle l'amandier, excite les osmies,
Ces jolies abeilles solitaires de Fabre ;
Et la nique des herbes, le doigt, l'encrier
Dans le nez du poète ; l'époque des nids
Couve le papier-merle des portées du ciel
En parole sensée être le paysage
Où paître avec les yeux. Et la ligne de fuite
Traverse le vert langage de ce pré
Anagnoste, bourdonne le foin d'en parler
Dans le ravissement dont Lucrèce nous dit
Qu'il ne se conçoit seulement que dans la paix.

AUTRES SONATES

Regarder la loupe de biais comme feuille
Qui est aussi l'enveloppe où se déploie
Le rire amusé du silex; le lézard d'aconit,
Fissurant l'alcôve des pierres; le fouet
Rancunier, pommade la cassure de l'eau,
Outrant la combustion glacée au symposium
De la morsure ad-hoc, initie le lierre
Qui farde de fronde le masque du grès
Et chamoise un sommet tout nappé de canines,
Cérusé de grotte du cantabile.
Où tremble la sibylle au bief de la parole
S'évertue la glycine herniaire du deuil,
Violacée par l'amour ambidextre du cercle
Qui s'en-roue sur son paon de crevaion crépue.

Au dehors le vent couve ses œufs,
La marmaille des choses s'agite ;
Linge mal pendu au fil télégraphique,
La parole se moue, balbutie le sagitte
De la pluie, la baie plus loin, le Finisterre
(Où ta hanche fusille une faux de granit),
Épelle son répons de mer sur l'étagère
Où les tranches chavirent sous la déferlée
Dont la peau giboulée gongore l'encrier,
(Cette robe plaquée à tes côtes), épochè,
La chambre prend des airs d'absence, l'évoché
Du rien garde la ligne folle où circuler
Sur le littoral où tes pas font pépier
La couvée dans les touffes d'angles du boubier.

Moucheté d'activités, le livre est au bord
D'être là où pierres lèvent et herbes se bottent
De blond, et de bonds se bouclent au front
Du livre futur posé sur le bord
Où précipice urine au confront des débris,
Où éboulis se font du genou en cuisson
Sous midi mijotant son caviar d'hytolise ;
En cette Dyrachium herbue se livre en songe
À des écarts latins, des fellations mouillées
De voyelles, consonnes, aux choses qui béent
Dans les commissariats abusifs des buissons
Illettrés de ce monde ; Il cherche au dictionnaire
Les outils giboyeux pour des et cetera
De haies sautant les verts criquets des vérités.

Il n'est que ce rien vert, clôtures, mufles guipurés
De bave, de bonté aveugle à ne savoir
Que faire dans l'in-mesurable, et ce coton
Sur la plaie du bleu ; il n'est que défensive
À l'égard des pancartes que plantent les mots
Au flanc de ce coteau pour scintiller, chercher
Au milieu des choristes de l'herbe mutique
La note du oui haletant ; tout ce rien
Qui clarine en silence au cou de l'immobile
Lointain des bovins, du presque proche adieu
Où nous sommes, fumée des toits, (ceux d'Argos
Apparus à Thyeste après l'exil), ce lieu
Courbe son étendue en nous, nos perspectives
Émettent leurs fusains sur l'œil de Proserpine.

Rochers en songe sur ce bras de mer
Que tripotaient les tritons des orteils
De très frêles sirènes. Escales aux morfils
De tes statues, sent-bon de tes aisselles, rues
Saccagées des ports, quand la course s'affête
À de rauques chanfreins d'allées nues. Je tissais
Le fil d'un ouragan perclus sur le comptoir
Qui tintait. Le bougnat du sommeil nous servit
Sa marâtre bibine tirée d'un cépage de chicots
Noircis par les antiennes de lointains naufrages,
Cependant que le jour se montrait aux rideaux
Se trainant jusqu'au pli du coude en plaidoirie
Pour prononcer le nom avant que le sans-nuit
N'aborde cette terre où trinque un moignon d'aube.

Émerge à la pâleur des pâques
Un azyme de paupière au Splendid-hôtel
Où vient se fracasser une lenteur de flots
Au ponton noirci des déceptions, parmi
Les épaves calcinées, l'ajour
Qui gonde le goudron; un galop de cheveux
Quand la folle en épaule pousse les battants
Ouvrant sur le hall; un tapis d'écarlate
Mène vers la grotte où résonne le cri
Sur l'abaque des craies. Un bâtiment de dune
Est accoré d'un bois musical et qui bave
Un pus blanc; parapets
Des profondeurs butées du sommeil où s'éphare
Un squalo découvrant son dos contradictoire.

Rosée de cailloux près de l'embouchure—;
Un clairon où s'arcade le souffle, un art
De l'appel dans l'aine des pierres—. On s'immisce
Au mime du muscle de l'eau qui feule;
Aux genoux des éboulis, un roux
De faille concassée, la pluie obsuturale
Et ses minuteriers aphones et claires,
L'aboulie des passes aux flaques—;
—S'irrorant au bec, un râle d'oiseau
Entre deux doigts macfarlanes le temps
Et ce laps d'épaule aversière, l'apéro
Qu'offre l'herbe bistrote,
Ce rien prétentaine : la caille d'un sein
Et le zèbre du vent.

Le mur de pierres contre la lumière
Et les feuilles précises comme au bout des doigts,
Des lenteurs lézardées courtisées de lézards
Aux aguets d'une rime ailée qui se goberge.
Des roues se multiplient dans l'air. Des promontoires,
Des pare-choc de flammes contre les orages,
Cirques arrêtés par un décret moqueur
Et des circulations, entendues plus au ras,
De chevilles liquides varlopiées d'entorses
Entre ces territoires où nous nous immiçons,
Où des odeurs nous hêlent sous de sombres voûtes,
Un ongle se précise et coche un intervalle
Où ne reste qu'un peu de poussière de temps
Sur cette grande faux griffonnée de silex.

L'épine est l'arche après l'orage, cela
Qui a fui nous laissant cette odeur de jupes,
De foins, ces rougeurs de charrues sous les voûtes ;
Rouliers de fortune, coquins arrimés
À des coutils d'ozone nous étions grêlés
Sous la crase du ciel ; et courbés ramassions
Les baisers du tilleul. Et la route grouillait
D'orteils, et crépitait au sabbat très furtif
De nos repasseuses de songe. Floquaient
De large gouttes à d'anciens lavoirs, sans bras
Pour battre les linceuls de vieilles passions mortes.
Nulle auberge. Des sœurs terribles s'avançaient,
En les croisant c'était sur sa pointe acérée
Le Faux derche du ciel tout zébré d'ironie.

*à Catherine et Jacques Millet,
ce lied.*

Approche au lavoir quand la fée
 Actionne les pas –
 Au loin, le château au lieu-dit les folles,
 Une mère et sa fille ;
 Celle ci, la plus morte, le battoir aux doigts
 Qu'on entend
 Au hennin des saules, se peigne, se peint
 Aux mousses des lessives – ;
 Et les pierres sourient de toutes leurs lézardes
 Aux viols qui se feront
 Dans le livre –,
 Et toujours la mère qui ricane
 À la blancheur sinistre du linge –, et ce cri
 De chouettes vers les granges.

Villier (paysage Schumanien)

Des étals, bœufs qui rougeoient sous
Le joug et le trusquin –,
Beauté des mains en bagues durcies
Aux caresses des masques, derrière les gares
Et les cent alentours –,
Les macs presque trop minces filent précis
Et vaguent aux champs de Vénus.
La bière blondit ses monstres, les tue
Au néon nerveux des Lidos.
Un vieillard vengeur du soleil pisse jaune
À travers tous ces confettis – rouge et or –
Cependant qu'une neige
Emparadise en bloc un élu bienheureux,
Qui pique au caniveau.

Le temps est clair comme une goutte d'eau.
À travers la campagne hachurée
Par toutes les phrases qui arrivent sur
Le mur qui se fend et se tache de portes.
La main lentement se soulève
Et touche le bord des gouttières qu'orfèvre
Un faussaire affairé à l'horizon; plus loin
Un bras fauche le champ qui se couche, le bout
De l'aile blanche touche au drap tiré de l'œil
Où se bande l'archet de mille parenthèses
(Et qui sont nos panthères, nos Penthésilée);
Le dard du vent qui sèche sur sa propre corde
Et le retour au tard vers le préau des voix
Hanté par les hangars à face de rôdeurs.

Froissements, mais aussi charpente–, clocher
C'est aussi clôture–; et replis
Dans la description, sur la pente, feu–
Et musiques–;
Aussi forfaitures des sèves, galène des viols
Qui vibre. Les dômes et des mandibules
Et sueur couventine au gneiss, (mais ici
Seulement) où concerte un pré Domenico,
Un clavecin-bœuf étire l'horizon
Là-bas où le couvert fait prononcer des vœux
Aux nonnes du feuillage,
Où le bison fiévreux des déversoirs met bas
Ses fines falaises de carbure, aussi
Ce Noirceuil d'encre noire.

C'est galop sous l'abri aveugle
Et galets affamés de mer—; visagé
A soif, le tournant; et de biais le halage,
Au renflement de croupe musclant l'hyperbate
Aux rives du canal.
—Bouées de là-haut, la crique sous la dent
Et craque l'envolée, ce coup de feu trivial
Contre la cible indue, graines et chapiteaux
Aux angles morts du saut;
L'engavement des oies au plein vol de midi,
Ce très malin pavois. Un meurtre portant beau,
Sa fuite efferve autour les diligents badauds
Qui cherchent les cartouches dans l'herbe têtue,
Érgative, où la preuve se paye de mots.

Le trou mort de la lune jette un bleu satin
De pétale qui tombe,
Effaré, le nautile argenté sur le lac
Lève le pied du soir, une barque furtive.
Un talon de vivante fait crisser l'allée ;
Où bien par les bosquets,
Un déluge de larmes, sur les agonies
Et sur les joues des ronces.
Où se brisent les fêles aux doigts des éclairs
Vient buter la félonne craie des accalmies.
À la tempe, le nard d'une foudre, une enfant
Fuit l'orage qui sent le linge des placards
Et fuit vers le ravin éberlué de chute
Où les draps ont roulé qui miaulent rouge-sang.

Bel à l'accalmie bleue, se trousse
Au virage, à l'erg; les poupées de l'herbe
Elles se couchent parfois, font le pont;
Contourne le blé qui prêche, au gousset,
Le fleuve miniature. L'urine des ailes
Et la signature des choses, clefs nues,
Fracturant nos hangars;
Ce bel éclat jovien sur l'étain de l'échoppe
Aux yeux du cordonnier; l'alène de l'œillet
Qui fleurit, neige et or. Il argue en minutie
De mâts, d'échelles, soies. Et monstruosité
Des hypermétropies radicales qui tuent
Les agneaux bêtifiant dans les vieux incendies,
Millibarent une aube frappée d'incurie.

Orage recraché par l'attente où le soir
Met crinoline et fins escarpins aux cailloux
Qui chutent d'âge en âge jusqu'au plâtre fin
De n'être plus qu'au pli des choses du chemin
Lequel passe et repasse par l'embranchement
Qui est de s'inventer d'autres investitures
En pliant ses bagages dans l'odeur d'éclairs
Au bas mot de sa tige. Fêles oragères
Arrosant un jardin de gogottes en passant.
Et se hanche de femme en sa lialité
Blafarde dans le ciel ouvert fardé d'hostie,
L'eau du déshabillé jugulant l'homélie
Qui menace mettant sa berthe autour de rien,
Sous un œil évêchant une onction de trusquin.

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Congrès (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 26 février 2009

ISBN: 978-2-35554-073-8

EAN: 9782355540738

ISSN *Collection Djinn*s: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2009